



CRITIQUES FESTIVAL THÉÂTRE

Turin sous la Tempesta

Motus / Hubert Colas / Chris Kondek

Ouvert il y a trois semaines, le Festival delle Colline Torinese, à Turin, dernier moment fort du printemps (théâtre, danse, performance, musique), vient de se conclure avec l'éblouissant *Nella Tempesta* de Motus.

Par Jean-Louis Perrier
publié le 26 juin 2013



VOIR LE SITE

[du Festival delle Colline Torinese](#)

Les festivals ont une dramaturgie propre. Ce n'est pas hasard si nombre d'entre eux ont choisi une rythmique à trois temps, trois mouvements. Attaque franche en ouverture de première semaine, qui fédère le public à venir, plateau offert à la diversité durant la seconde, et recherche d'un climax en fin de troisième, afin que nul n'oublie. Le Festival delle Colline Torinese a posé sa dernière touche théâtrale avec *Nella tempesta* – ou *Nella Tempesta* (on trouve les deux orthographes : *Dans la tempête* – ou *Dans La Tempête*) –, de Motus, dont l'inventivité galopante, autant que la puissance, viennent réécrire et enrichir les problématiques des pièces précédentes d'Enrico Casagrande et Daniela Nicolò. Avant de débarquer sur l'île enchantée du théâtre, regards sur deux spectacles, qui sont aussi deux possibilités d'îles aux derniers jours du festival.

GRATTE-CIEL est moins une île qu'un radeau où seraient embarqués les naufragés présents et passés de la mémoire franco-algérienne. Hubert Colas l'a posé en baie d'Alger, devant une image panoramique de la Ville blanche, mer plate, irréaliste, sous un ciel crépusculaire. Sonia Chiambretto a peuplé l'embarcation des mots qui séparent-unissent les deux rives de la Méditerranée, et dont l'avenir est porté par une jeunesse parfaitement bilingue, celle d'acteurs autorisés par leur double culture à monter à bord et à débarquer sans préavis. D'une communauté parfois rêvée reste l'étrange monument-titre, dont la maquette est posée sur le plateau, ce gratte-ciel planifié par Le Corbusier et jamais édifié. Dessiné par une troupe marseillaise, le creux de son « utopie » ne manque pas de faire écho au plein de la Cité radieuse. L'édifice inconnu est sous la menace d'une étrange réplique qui invoque d'emblée « les sous-graves et les infra-graves », capables de mettre en branle « les structures même d'un bâtiment ». Leurs « boum boum » ponctuent la pièce, dans les explosions syntaxiques dont Sonia Chiambretto est fervente, « boum boum » des hoquets de l'Histoire, « boum boum » des attentats, « boum boum » des cœurs qui ne savent plus à quel récit se vouer. Le radeau finit par s'échouer entre el-Djazaïr et le bled, à l'intérieur de situations plus conventionnelles. Dernier « boum boum » dans le dynamitage d'une maison de la casbah, extrait de *La bataille d'Alger*, le film de Pontecorvo, aux contre-plongées effroyablement vintage (gros plan sur le bébé qui se met à pleurer quand les militaires français torturent). Le retour à un imaginaire binaire allène la dynamique même de la pièce, à moins qu'il ne désigne la régression actuellement à l'œuvre. Seule l'invention visuelle d'Hubert Colas préserve les promesses d'un futur tout de complexité.

L'humanité est sous la menace d'un autre type d'*infra-graves*, dont la force de destruction massive n'est pas moins documentée que celle des explosifs conventionnels. *Money - It Came from Outer Space*, des Américano-berlinois Chris Kondek et Christiane Kühl, en désigne l'émetteur : l'argent (*money*). *It Came from Outer Space* (1953 - en français *Le Météore de la nuit*), de Jack Arnold, est, après *La Chose d'un autre monde* (1951), l'exemple-type du film d'alien. Réalisé en plein maccarthysme, on a justement pu voir dans la créature étrangère une métaphore des « sorcières » que poursuivait l'aimable sénateur : les communistes. Soixante ans après, quels qu'aient été leurs avatars, les aliens n'ont pas fini d'aller et venir entre terre et espace, mais leur vraie nature peut être dévoilée : ils sont, ils ont été le fric. Citation de Marx à l'appui, Chris Kondek et Christiane Kühl montrent les liens entre le capital buveur de sang humain et le *Blob* - pour reprendre un autre titre de film d'alien - qui envahit les foyers, pénètre les cerveaux et dévaste les sociétés. Pour nous convaincre que leurs vues ne sont en rien dystopiques, mais de palpables réalités, les auteurs ont adopté la forme conférence - un genre théâtral devenu de plein exercice. Ils exhibent des courbes, balancent des extraits de films, entreprennent une histoire des monnaies avec escale à Bretton-Woods, commentent des titres prélevés dans l'actualité chaude, jouent des mots et des moyens de paiements et finissent par disséquer les billets de banque sous leurs caméras. Nulle créature vivante, qu'elle soit plante ou chair, n'est épargnée par l'invasion de l'argent. Il est ce pollen dont se gorgent les abeilles. Les démonstrations de Chris Kondek et Christiane Kühl abondent en raisonnement truqués, en montages foireux, en preuves falsifiées de première main. Leur théâtre-catastrophe ressemble trop à la réalité pour qu'on ne puisse en rire, d'un rire aussi énorme que le complot éventé.

Mais comment sauver le monde, l'humanité (et le théâtre) s'il est vraiment si tard ? *Nella Tempesta*, de Motus, pointe ses voies. Celle de l'utopie, à vivre sur le champ, dans l'espace même de la scène, ouverte à tous ceux qui cherchent un abri contre le déchaînement des vagues hostiles - sans doute ces *infra-graves* qui sapent le monde -, saturées des embruns sonores de *La Tempête* selon Beethoven. L'île de Shakespeare est devant nous, un refuge, à l'instar de Lampedusa pour les déportés économiques ou de la place Taksim pour les résistants turcs, comme ce qui s'écrit sur scène pour ceux qui ne désespèrent pas en l'imagination. Elle est un lieu d'union, de fusion peut-être, d'où reprendre les forces et rebondir. De simples couvertures, apportées par les spectateurs, deviennent ce tissu dont sont faits les rêves, protection des corps pour les plus démunis, des écrans à l'imaginaire, les bâtons d'un alphabet qui permet de proclamer à ceux d'en haut « *This Land is Mine* », où Caliban peut devenir son propre maître. Le jeu des couvertures forme une métaphore troublante de la dramaturgie selon Enrico Casagrande et Daniela Nicolò. Comme s'ils les empruntaient et les cousaient patiemment les unes aux autres, le temps d'une représentation, au fil de leur propre vie, s'exposant directement dans l'affrontement de tempêtes réelles (*Sandy*, à New York), dans leurs lectures, leurs rencontres ou leurs traversées de *La Tempête*. Coudre, c'est rendre solidaires au fil de la pensée les corps et les propos, les images et les sons, les idées et les actes, et affronter le gros temps, non comme seule force de destruction mais aussi comme ce qui porte ailleurs. « *Ne pas se protéger* », dira la voix de Judith Malina, « *chevaucher la tempête* », chantera Jim Morrison. Pièce après pièce, fragment après fragment, Motus déptole une geste associative, un art godardien où la citation se fond dans la continuité, où Césaire se trouve dans la même embarcation que Deleuze, devant ces « *corps toujours ailleurs* » dont Silvia Calderoni et son pendant Glen Çaçi font démonstration. Enrico Casagrande et Daniela Nicolò s'abstiennent de se prétendre les Prospero de l'affaire pour mieux délivrer le baume d'un spectacle pénétrant et ouvrir grand le plateau et son éblouissante lumière aux heureux naufragés d'un soir : les spectateurs.

Le Festival delle Colline Torinese a eu lieu du 1^{er} au 21 juin à Turin et dans la région.

GRATTE-CIEL, de Hubert Colas, du 4 au 7 juillet à Marseille dans le cadre du festival de Marseille.

Nella Tempesta, de Motus, du 20 au 23 novembre à Rennes (festival Mettre en scène) ; les 27 et 28 novembre au Lieu Unique, Nantes ; les 3 et 4 décembre à Reims (festival Scènes d'Europe) ; les 13 et 14 mars au Manège, Maubeuge (festival Via) ; du 18 au 22 mars au Parc de la Villette, Paris.